

—Non, Marthe, pas plus tard !..... Mon amour ne veut plus attendre..... parlez à l'instant..... dites moi que je ne suis point pour vous un étranger, un indifférent, et des demain j'y irai trouver votre mère.

—Ma mère..... répéta la jeune fille avec un trouble qu'il lui fut impossible de dissimuler, vous voulez voir ma mère.....

—Sans doute. Quand je saurai que votre cœur m'appartient, n'est-ce pas à elle que je dois loyalement m'adresser pour demander et pour obtenir votre main ? Ne m'autoriserez-vous point à l'aller trouver de votre part ?

—Ma mère, en ce moment, est absente de Paris, balbutia Marthe, si visiblement inquiète, agitée, que Lionel en ressentit une vague angoisse.

—Marthe, s'écria-t-il, vous semblez redouter cette démarche ! Mon Dieu ! me serais-je fait illusion ? Dois-je perdre tout espoir ? Mon rêve de bonheur à peine commencé va-t-il déjà finir ? Est-il bien vrai que vous ne m'aimez pas ?

—Monsieur Lionel, murmura Marthe écrasée par son émotion grandissante, je vous en supplie, taisez-vous !

Un brusque mouvement de la foule venait de ramener Georges de la Brière et Mme Gerfaut auprès des amoureux.

L'illustre couturière de l'avenue Marbeuf entendit les dernières paroles prononcées par la jeune fille.

—Eh ! monsieur Morton, dit-elle, cette chère mignonne a raison. Si vous avez à causer tous deux de choses fort intéressantes (comme je n'en doute pas), attendez un moment plus favorable, que diable ! Nous sommes ici dans la cohue. Un dialogue bien senti perd tout son charme, et pour peu que la note tendre domine, il fait retourner les passants ce qui est *schoking*. Les convenances, voyez-vous, les convenances ! Je ne connais que ça, moi ! Après-demain les affaires sérieuses. Quittons-nous ici, messieurs, je vais conduire ces belles petites aux chevaux de bois.

—A bientôt donc, madame, répondit Lionel Morton ; à bientôt, mademoiselle, ajouta-t-il en appuyant contre ses lèvres la main de Marthe.

—On se met à table à sept heures précises, reprit Mme Gerfaut ; mais arrivez de bonne heure, messieurs. Arrivez pour l'absinthe. Nous la prendrons dans mon jardin, vous savez, à l'ombre de ma charmille, ou dans ma grotte obscure, ou sous mon kiosque, en face de mon jet d'eau. Ah ! je crois que nous rirons bien. Vous verrez, ce sera renversant !..... Je compte sur vous, à six heures au plus tard.

—Nous serons exacts, madame, répondit Georges de la Brière, tandis que Lionel murmurait, assez bas pour n'être entendu que de Marthe :

—Pensez à moi, souvenez-vous que je vous adore.

La jeune fille garda le silence, mais combien sa rougeur était éloquente !

—Eh bien ! dit Lionel Morton, lorsque la femme peinte et les jeunes filles eurent disparu dans les flots grossissants de la marée humaine, vous avez eu le temps de la voir. Parlez-moi franchement, que pensez-vous de ma bien-aimée ?

—Je la déclare ravissante.

—Bien vrai ?

—Oui, bien vrai. Cette enfant est un bijou ; jolie, gracieuse, distinguée, et avec cela un air modeste, une physionomie honnête bien différente de l'allure évaporée de ses compagnes.

Lionel prit les deux mains de Georges et les serra avec effusion.

—Ah ! cher ami, s'écria-t-il, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites ! Je vous jure que vous me rendez bien heureux.

—A votre tour de me répondre, reprit M. de la Brière.

—Que voulez-vous savoir ?

—Qu'est-ce que c'est que Mme Gerfaut ?

—Elle vous l'adit elle-même, c'est la grande couturière de l'avenue Marbeuf,

—Comment la connaissez-vous ?

—Je lui ai été présenté.

—Par qui ?

—Par un de mes compatriotes, Patrick Aldrige, un gentleman énormément riche.

—Et énormément viveur, n'est-ce pas ?

—Je n'en disconviens point.

—Lionel, je me défie de cette femme.

—Pourquoi donc ? Son industrie est des plus honorables.

—Son industrie, oui ; mais sa personne ?

—Est-ce la légère originalité de son langage et de ses manières qui vous inquiète ? Savez-vous quelque chose sur son compte ?

—Rien absolument, puisque je ne me doutais pas de son existence il y a une heure. Ma défiance est instinctive. Sous ce nom de Madame Gerfaut doit se cacher une individuilaté fâcheuse. Le visage de cette étrange personne me rappelle de lointains souvenirs, aujourd'hui noyés dans la brume, mais qui reviendront distincts. Je vais chercher, et je trouverai !... Oui, foi de Georges de la Brière, il faudra que je trouve ou j'y perdrai mon nom !

VI—L'ami de Tata Moulinet.

Les chevaux de bois étaient occupés ; il fallait attendre. Mme Gerfaut, qui se résignait difficilement au silence (nos lecteurs ont dû s'en apercevoir), profita de cet entr'acte dans les plaisirs de la journée pour dialoguer un peu avec ses jeunes compagnes.

—Ah ça ! mais, Marthe, ma mignonne, dit-elle, savez-vous bien que vous avez une veine insensée !

—Moi, madame ? demanda Marthe un peu surprise. En quoi, s'il vous plaît ?

—Faites donc l'innocence ! Vous avez découvert un placer, une mine d'or, une Californie ! Vous avez pris le billet gagnant le gros lot à la loterie du hasard et de l'amour ! L'Américain n'a d'yeux que pour vous ! Ce n'est ni une fantaisie ni un caprice, c'est une passion ! C'est hommè là vous idolâtre.

—Oh ! madame, balbutia timidement la jeune fille, je n'en crois rien.

—Vous n'en croyez rien ! Comment ? comment ? Est-ce que M. Lionel ne vous dit pas qu'il vous aime ?

—Il a l'air, du moins, de me le faire entendre, mais ce sont des plaisanteries.

—Des plaisanteries qui, si tu veux, seront contrôlées à la banque de France et auront cours chez tous les changeurs ! s'écria Céleste. J'aimerais beaucoup ces plaisanteries-là moi.

—Un aussi parfait capitaliste doit être un amoureux très-complet ! fit observer Laure à son tour.

—Moi, reprit Fanny, s'il me disait qu'il m'aime, et si je voulais savoir à quoi m'en tenir sur sa sincérité, je lui demanderais des preuves..... de bonnes preuves sur papier Garat.

(A continuer.)